



FÉLIX HARMEL

3 Mars 1857 — Val-des-Bois — 14 Juin 1899

TERTIAIRE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

CAMÉRIER D'HONNEUR DE CAPE ET D'ÉPÉE DE S. S. LÉON XIII

MAIRE DE WARMÉREVILLE

GRAND OFFICIER DE L'ORDRE PONTIFICAL DE SAINT GRÉGOIRE

CHEVALIER DE PIE IX

LETTRE DU BON PÈRE LÉON HARMEL

AUX MEMBRES DE LA FAMILLE

Val-des-Bois, le 14 juin 1900.

MES CHERS ENFANTS, MES CHERS AMIS,

Voilà aujourd'hui une année que mon bien aimé fils Félix est entré dans son éternité. Laissez-moi soulager mon cœur en parlant de lui et des exemples qu'il nous a laissés.

Félix s'est distingué de bonne heure par son enthousiasme pour les nobles causes. Dans sa plus tendre enfance, il entendait parler à la table de famille des graves événements qui ont suivi la guerre d'Italie, des trahisons qui devaient amener la ruine du pouvoir temporel des Papes. Son petit cœur d'enfant était profondément ému de l'héroïsme des zouaves pontificaux ; ses yeux s'illuminaient du désir de les imiter.

Le 7 avril 1862, jour de la *Quasimodo*, était plantée la grande croix qui marque le seuil de la propriété du Val-des-Bois. Le cardinal Gousset présidait la cérémonie. Le Conseil municipal, les pompiers et un grand concours de peuple faisaient escorte au cardinal. Félix avait alors cinq ans. Il causait avec une grande animation au milieu d'un

groupe qui s'amusait de l'entendre. Il exprimait son indignation contre la conduite de l'empereur Napoléon III envers Pie IX qu'il trahissait, et il le faisait avec une telle violence que son précepteur dut l'emmener dans la crainte d'avoir des ennuis.

Au collège, on l'avait surnommé Veillot. Il eut maille à partir avec les jeunes réfractaires du temps; il s'en est suivi plus d'une bataille, où l'enfant défendait le bon droit avec toute l'énergie de sa force physique. Pendant les vacances, il lisait l'*Univers*, et les articles de Louis Veillot l'enthousiasmaient. Il reconnaissait en lui le « héraut de la vérité ». Il avait, jeune encore, la conception nette du rôle du Souverain Pontife dans le monde; il vénérât en Lui le Christ vivant, incarné, auquel avec joie il vouait sa vie et son ardeur.

Jusqu'à la fin il est resté lecteur de l'*Univers*, qu'il a toujours considéré comme le meilleur interprète des pensées du Vatican.

Les pèlerinages à Rome répondaient trop aux passions de son cœur pour qu'il n'y mit pas toute son énergie et tout son entrain. Les débuts en 1885, 1887 et 1889, ont été extrêmement laborieux. On ne comprenait pas ce que nous voulions. Il fallait enlever successivement d'assaut toutes les positions. Or, nous avons eu, en 1889, 13 locaux différents. C'est lui qui, avec sa *furia francese*, décidait les hésitants et les hésitantes, et nous faisait livrer les dortoirs et les réfectoires pour nos chers ouvriers. Nous avons fait ce travail au mois de

janvier 1889, et, durant le pèlerinage (en octobre et novembre), nous passions nos soirées l'un et l'autre à voir les pèlerins, à leur adresser la parole pour soutenir les ardeurs et pour faire comprendre la portée du pèlerinage. Il faisait trois discours par soirée, ce qui ne l'empêchait pas d'aller attendre les trains, souvent au milieu de la nuit.

Tout lui paraissait léger parce qu'en travaillant pour le Pape il savait qu'il travaillait pour le Christ (*).

Dans les audiences que nous avions chaque

(*) Permettez-moi de citer un trait de mon cher Félix qui montre son grand bon sens.

En septembre 1891, durant le pèlerinage des vingt mille, dont l'éclat fut incomparable, le bruit courut à Rome que j'allais être nommé comte romain par le Saint-Père. Les journaux les mieux informés donnaient la nouvelle comme définitive et déjà nous arrivaient de France les lettres et les télégrammes les plus flatteurs.

J'étais alors condamné à garder la chambre. Félix n'hésita pas un seul instant. Il me témoigna le désir de solliciter du Saint-Père le retrait de son projet. Car, me dit Félix, vous devez rester le Bon Père. Il me soumit alors la lettre suivante que j'acceptai.

Je vous la donne dans toute sa simplicité.

*Lettre de M. FÉLIX HARMEL à Monseigneur ANGELI,
Chapelain secret de Sa Sainteté.*

« Rome, 23 septembre 1891.

« MONSEIGNEUR,

« Vos bontés si grandes pour nous nous engagent à recourir à votre bienveillance.

« Les journaux publient depuis quelques jours l'informa-

année de Léon XIII, c'était avec une respectueuse avidité qu'il écoutait les paroles du Souverain Pontife ; elles pénétraient dans son âme pour s'y graver en traits indélébiles. Les idées du Pape devenaient ses propres pensées.

Dernièrement, pendant le temps de la Semaine Sainte, j'étais frappé de ces mots que l'Écriture répète à chaque instant : « Le Christ a été glorifié à cause de son obéissance. » Félix comprenait cette grande vérité qui résume toute la vie chrétienne. Il savait que cette obéissance consiste à servir comme le maître veut être servi, et non

tion : « M. Léon Harmel a été nommé comte romain par Sa Sainteté. »

« Sa Sainteté connaît le caractère spécial de la mission de mon père, qui est essentiellement de s'occuper du peuple et de se mêler à lui, et par conséquent l'obligation de conserver le caractère plébéen que nous ont légué nos pères.

« Il est peut-être téméraire de parler d'une faveur qui ne nous a jamais été proposée. Mais nous connaissons le cœur si tendrement paternel de notre bien-aimé Père, si miséricordieusement bon pour notre famille, et nous sommes autorisés à prévoir tout de sa bonté.

« Nous vous demandons pardon de la hardiesse que nous avons en ce moment ; mais nous désirons vous dire ce que certainement Votre Excellence comprend : c'est qu'il nous paraît indispensable, pour qu'il puisse continuer sa mission, que le Bon Père reste Léon Harmel, le père des ouvriers, et n'entre pas dans l'aristocratie, qui l'éloignerait de ceux auxquels il a voué sa vie.

« Je suis avec le plus profond respect, de Votre Excellence, le très humble serviteur.

« Signé : FÉLIX HARMEL. »

pas à notre fantaisie et selon notre interprétation souvent intéressée.

Nous sommes, sans le savoir, imbus de gallicanisme. Les fameux articles de 1682, par une espèce d'atavisme, hantent les meilleurs esprits. Nous ne pouvons nous habituer à accepter l'intervention de l'autorité du Pape dans certaines questions, comme s'il nous appartenait de déterminer son domaine, comme si d'ailleurs beaucoup de questions politiques n'avaient pas leur côté moral et religieux. Notre indocilité nous a livrés aux francs-maçons et aux juifs, et nous ne retrouverons notre liberté que lorsque nous reviendrons à l'obéissance filiale de l'esprit, aussi bien que du cœur. Félix en était profondément convaincu ; aussi avait-il horreur des ambiguïtés, des prétendus adoucissements qui ne sont que des amoindrissements. La vérité complète, dans sa lumière éclatante, ravissait son esprit et renouvelait son ardeur. Il ne pouvait pas souffrir que devant lui on discutât les enseignements du Souverain Pontife, alors même qu'ils ne paraissaient être que des conseils.

Je me suis fait un devoir de me consacrer au triomphe des enseignements du Saint-Siège, spécialement sur le terrain social. Pour atteindre ce but dans la mesure de mes forces, j'ai voyagé d'une façon incessante pendant plus de quinze années. Je me suis attiré dans ces combats la réprobation de très bons chrétiens, même de certains de mes meilleurs amis.

Ces luttes si douloureuses pour mon cœur ont parfois amené des moments de découragement. Mais Félix était là, il me soutenait par les intrépidités de sa foi. Toujours en avant, loin de ralentir mon action et de céder à une fausse complaisance, il ne cessait de m'exciter. Quand je parlais sur les plages bretonnes, ou sur les bords de la Méditerranée, il me semblait entendre l'écho des acclamations populaires dans le cœur de mon cher Félix. Je sentais son âme généreuse surexcitée par les enthousiasmes de mes auditoires ouvriers si tendrement aimés. Quels souvenirs ! Oui, je le déclare, je n'aurais jamais pu soutenir une telle vie si je n'avais eu la réserve de ses ardeurs pour renouveler les miennes.

Pendant mon dernier séjour à Rome (février et mars 1899), je faisais, à sa demande, la relation quotidienne de mon voyage, de mes visites, de mes audiences si palpitantes d'intérêt. Il buvait ces récits avec délice, et quand, au Congrès de Blois, (le 3 avril 1899), j'ai résumé mes impressions de voyage par mon discours : *Républicain, Démocrate et Chrétien*, il m'a envoyé une dépêche enthousiaste pour proclamer son adhésion absolue.

Ce programme répondait autant à ses sentiments de filiale soumission, qu'à son ardent amour pour la patrie. Il croyait avec moi que, si les catholiques prêtaient un concours sincère à la consolidation de la République, nous aurions un gouvernement respectueux de l'Église.

Il était résolu à s'affirmer toujours de plus en plus loyalement républicain, sincèrement démocrate, c'est-à-dire partisan de l'ascension sociale des classes populaires, en même temps que catholique ardent et fils soumis de l'Église.

Glorifier Jésus-Christ dans la famille, le glorifier dans l'usine et dans la vie publique, tel a été son but constant. Il s'était promis de ne jamais faire un toast sans prononcer le nom adorable du Rédempteur, et, dans les milieux les plus indifférents, il le faisait avec un tact et une conviction qui charmaient ses auditeurs.

Dans notre siècle de lâcheté et de compromission, on honore le soldat qui est fier de son drapeau, le serviteur qui glorifie son maître ; on salue avec admiration la belle audace qui sait affronter toutes les railleries pour affirmer sa foi. C'est la marque des grandes âmes. C'était le caractère particulier de Félix.

Il résumait bien sa vie quand il disait au moment de mourir : « J'ai toute ma vie voulu être un soldat de Jésus-Christ. » Il ajoutait « malgré mes lâchetés », car il savait reconnaître ses faiblesses, et c'est son honneur. Il ne dépend pas de nous d'être parfait, mais il dépend de nous de reconnaître nos misères et de nous en humilier.

Voilà les exemples qu'il nous a laissés. Conservez précieusement, mes chers petits enfants, cet héritage de votre père. Que la foi pénètre votre âme et pour ainsi dire votre sang, votre chair, afin que rien ne puisse vous l'arracher. La foi, ne

Oublions pas, c'est l'obéissance, et qui n'obéit pas au Pape n'obéit pas à Dieu.

Je ne veux pas terminer sans rappeler la mémoire de mon délicieux petit-fils Robert, une âme vibrante comme celle de son papa.

Vous relirez volontiers les récits des derniers instants de nos chers disparus. J'y joins les trois lettres de ma soixante-dixième année faites en commun avec mon cher Félix.

Et maintenant je réclame vos prières pour mon bien-aimé.

Nous croyons au Purgatoire. Nous ne sommes pas de ceux qui se débarrassent de leurs morts en les mettant tout de suite au Paradis, car nous savons que nous sommes tous pécheurs. Et moi aussi, quand je ne serai plus, j'aurai besoin de vos prières et j'espère que vous aurez pitié de moi.

Recevez, mes chers enfants et mes chers amis, mes plus tendres embrassements.

LÉON HARMEL.

RÉCIT DES DERNIERS INSTANTS

DE FÉLIX HARMEL

Val-des-Bois, vendredi 16 juin 1899.

MES CHERS ENFANTS,

Vous attendez de moi quelques détails sur les derniers instants de mon bien-aimé fils Félix, je le fais volontiers.

Il nous a quittés à 4 heures du matin, le 14 juin, au 17^e anniversaire de son mariage. Dix-sept ans de paix, d'amour mutuel et d'intimité délicieuse que les années augmentaient sans cesse ! Sept enfants, quatre garçons et trois filles, entouraient la table de famille. Aucun n'avait encore quitté le foyer qui était resté un doux nid d'amour. Quel effondrement dans un tel milieu, où le cher respecté et aimé faisait le bonheur et la fierté de la petite tribu !

Il était le meilleur et le plus tendre des fils, la splendeur de ma paternité, soit par les nobles ardeurs de son dévouement pour les causes qui me sont chères : Jésus-Christ, le Pape et le peuple ; soit par le soin qu'il prenait de développer chez ses enfants l'amour de la famille, la piété filiale à mon égard et les nobles passions.

Il ensoleillait le soir de ma vie d'une aurore

pleine d'espérance et de tendresses exquises. C'était une atmosphère d'amour et d'admiration semblable à celle qui rayonnait autour de mon vénéré père.

L'explosion de douleur qui s'est manifestée dans la population ouvrière a révélé la puissance de l'affection et de l'attachement qu'il avait su inspirer autour de lui.

Sa maladie a été courte. Elle a commencé le mercredi 7 juin. Il avait depuis quelques jours mal aux jambes, et le dimanche de la Fête-Dieu, il avait suivi la procession de la paroisse, qui a été très longue et très fatigante. On lui observait plus tard que cette imprudence avait dû déterminer sa maladie ou au moins la hâter. « Cela m'est égal, répondit-il, je tenais à accomplir mon devoir de maire en suivant le Saint-Sacrement ; ce serait à recommencer, quelles que soient les conséquences, je le referais. »

Le médecin reconnut un rhumatisme articulaire qui a suivi le cours ordinaire. On faisait une neuvaine à Notre-Dame de l'Usine et à saint Antoine de Padoue, et le mardi 13 juin, une amélioration pleine d'espoir était constatée. Ce même jour, vers 1 h. 1/2, le rhumatisme s'est porté sur le cœur et a déterminé une syncope qui a duré une demi-heure. A 3 heures, le médecin de l'usine, M. Brodier, nous a dit : « M. Félix m'a fait prendre l'engagement formel de l'avertir quand il sera en danger de mort. Or, le moment est venu d'accomplir ma promesse. »

J'ai remercié le médecin et je me suis chargé de la mission, sachant bien que mon cher Félix était capable de recevoir cet avis en chrétien. En effet, aussitôt que je lui ai parlé, il a demandé à faire une seconde confession, afin, disait-il, d'être tout à fait en règle. Nous lui avons proposé de recevoir immédiatement la communion en viatique. Il m'a regardé un certain temps avec tendresse, puis il a dit :

« J'obéis ; vous montez la garde auprès de moi. Vous êtes mon rempart. » Et, se tournant vers Marthe : « Et vous, ma petite femme bien-aimée, vous êtes mon ange gardien. Tout ce que vous désirez, je le fais très volontiers, mais il faut me préparer, car je suis incapable de le faire. »

Alors doucement, je lui ai suggéré des sentiments de tendresse et d'amour pour le bien-aimé Jésus qui nous a comblés de tant de bienfaits ; des sentiments de contrition pour les fautes passées. Puis, je lui ai demandé d'offrir généreusement sa vie et d'en faire le sacrifice selon la volonté de Dieu. Il m'a dit alors : « J'ai toute ma vie voulu être un soldat de Jésus-Christ. Malgré mes lâchetés, ce désir a toujours persévéré dans mon cœur. J'ai voulu combattre pour Lui. Aujourd'hui, je proteste que je l'aime de toute mon âme. Que sa volonté soit faite. Je désire que mes enfants, eux aussi, soient de vaillants soldats de Jésus-Christ et du Saint-Père. »

Vers 4 heures, le prêtre entrait avec l'adorable Eucharistie. Tous les enfants étaient réunis. Je

leur ai traduit les pensées de leur père qui craignait de ne pouvoir le faire assez fermement.

Après la communion, l'action de grâces. Il a renouvelé son amoureuse soumission au divin Maître. « Tu aimes beaucoup Jésus-Christ ? » — « Oh ! si je l'aime ! » répondit-il en levant au ciel des yeux mouillés de larmes.

Il réunit les ouvriers présents autour de son lit : « Vasserot, je vous prends à témoin. Tout à l'heure j'étais inquiet, préoccupé, et depuis que j'ai reçu Jésus-Christ, je suis parfaitement tranquille et dans la joie. Mon sacrifice est fait, je ne crains plus rien. »

Il a fait venir ses enfants pour les embrasser tour à tour avec une tendresse émouvante, en leur disant à chacun un mot particulier. Au petit dernier, Léon, enfant de 20 mois : « C'est la bénédiction, c'est l'enfant de l'avenir. »

Puis il ajouta : « Je suis entre les mains de notre Roi Jésus-Christ. Je ne regretter rien. Evidemment, je désire vivre, mais tout à sa volonté, cela m'est égal. »

Toujours plein de sollicitude pour les ouvriers qui le soignaient, il craignait de les fatiguer : « Ah ! mes pauvres amis, comme je vous suis pénible ! » Plusieurs fois il les a remerciés avec effusion de leurs services.

Le soir est arrivé, puis la nuit, apportant une aggravation à chaque heure. Notre aumônier, le R. P. Mammès avait voulu passer la nuit. Il lui a donné vers une heure du matin le Sacrement de

l'Extrême-Onction qu'il a reçu en pleine connaissance. Mais déjà sa parole devenait difficile. Le médecin, M. Brodier, a voulu le soigner jusqu'à la fin avec une grande sollicitude. A 3 heures du matin, les enfants et la famille au complet entouraient la couche du malade. A 4 heures, il entrait dans l'éternité, muni des dernières indulgences plénières.

On lui fit revêtir le costume des Tertiaires de Saint-François que nous avions rapporté de Rome. Toute la journée et les deux jours suivants, un concours de gens en larmes s'est succédé dans la chambre mortuaire.

De nombreuses communions ont été faites à la chapelle pour le cher défunt. Les employés ont tenu à montrer l'exemple.

Voilà le récit sommaire que je tenais à vous donner de suite. Nous sommes écrasés par la douleur ; mais notre chagrin n'est pas sans consolation ; nous sentons que notre famille se reconstitue au ciel, et, pour moi qui suis à la veille du jour décisif, je demande à Dieu de finir comme mon bien-aimé Félix, dans l'amour et dans la soumission.

En priant pour votre frère, n'oubliez pas sa vaillante compagne et leurs chers enfants.

C'est en pleurant que je finis cette lettre en vous embrassant tendrement.

LÉON HARMEL.

LETTRE DU BON PÈRE LÉON HARMEL

A SES PETITS-ENFANTS

JEANNE, JACQUES-JOSEPH, FÉLIX-GABRIEL, MARCELLE,

MARTHA ET LÉON HARMEL

Val-des-Bois, le 16 octobre 1899.

MES BIEN-AIMÉS,

Voilà aujourd'hui vingt-neuf ans que votre grand-maman, M^{me} Léon Harmel, est entrée dans son éternité, et voici qu'en ce même jour, son petit-fils Robert est inhumé à côté d'elle et à côté de son père tant regretté. Tous deux sont allés augmenter la famille du ciel ; là-haut se reconstitue la famille de la terre ; c'est le terme auquel nous devons tous tendre, c'est le but de la vie.

Votre frère Robert paraît vraiment appelé par son papa, dont il a été souvent le compagnon de voyage : quatre mois ont suffi pour consommer ce second sacrifice.

Ne vous semble-t-il pas, mes bien-aimés petits-enfants, que votre maman doit vous être plus chère encore, et que vous devez vous serrer plus étroitement que jamais autour de la femme chré-

tienne qui s'est montrée à la hauteur des grandes épreuves que le bon Dieu lui a imposées.

Robert est né le 4 novembre 1887, premier vendredi du mois ; il a été baptisé le lendemain 5 novembre et a reçu les noms de Marie-Charles-Edmond-Robert. C'était un bel enfant, à la gaieté communicative, le boute-en-train de vos réunions. Il a eu de bonne heure une âme vibrante.

Un jour, il n'avait pas encore 5 ans, il entend dire par son papa qu'on va tout droit au ciel quand on ne commet pas de péchés. Il revient auprès de sa gouvernante et lui dit : « Je suis décidé, je ne ferai jamais de péché, je veux aller au ciel. »

Il était très impressionné de la lecture des actes des martyrs qu'on lui faisait traduire dans ses premières classes de latin ; il admirait leur héroïsme. Un jour, son professeur lui dit : « Malheureusement, on ne trouverait plus une pareille force d'âme. » Ses yeux s'illuminèrent, et il s'écria avec énergie : « Si, on en trouverait encore ! »

Dans les toasts que vous avez l'habitude de dire aux réunions de famille, il mettait une ardeur, une expression qui frappait ses auditeurs. Les pompiers et les musiciens se souviennent encore de l'impression produite par le discours du petit homme de 9 ans à la Sainte-Barbe.

Quand une personne de la famille était invitée, Robert était toujours prêt, sur un signe de son papa, à se lever pour saluer aimablement l'hôte

du foyer : il trouvait toujours quelques idées à produire.

Pour le retour de Rome de votre papa, le 20 octobre 1898, c'est lui qui a voulu composer tout seul le toast qu'il a récité avec animation.

Il a fait sa Première Communion le 16 avril dernier, dimanche du Bon Pasteur. Vous vous souvenez de sa ferveur. Il montrait les mêmes sentiments à chacune de ses communions hebdomadaires. Sa maladie a développé sa dévotion envers l'adorable Eucharistie. Le 20 août, il recevait l'Extrême-Onction avec une grande confiance. Sa maladie datait du 14 juillet, elle avait été déjà bien cruelle. Dès le commencement, il a montré une dévotion toute particulière au Saint Enfant Jésus de Prague. Il a sollicité comme une grande faveur, qu'on apporte dans sa chambre la petite statue honorée dans la chapelle.

Plusieurs fois par jour il disait à sa maman : « La prière ! » Elle lui lisait la prière de l'Enfant Jésus. À chaque crise, il voulait baiser la main de la statuette ; il en éprouvait un soulagement : le calme renaissait, les plaintes cessaient. La première fois qu'il baisa la petite main, il s'y prépara avec autant de soin que pour la communion et il fit appeler sa maman pour qu'elle en fut témoin.

Pour l'encourager à prendre les médicaments difficiles, on lui donnait de petites pièces de monnaie pour sa bourse personnelle ; il consacrait tout à faire dire des messes en l'honneur du Saint Enfant.

Vers le 8 septembre, il y eut un mieux assez marqué pour lui permettre de descendre, d'assister aux repas de famille ; il ne descendit jamais sans sa précieuse statue. Bientôt une rechute raviva ses douleurs. Quand il souffrait, il regardait amoureusement l'Enfant Jésus, il puisait dans cette vue le courage et la résignation. Il disait alors : « Mon Dieu, comme vous voulez et non comme je veux ! »

Il se tournait souvent, ne trouvant pas de bonne place, et chaque fois, il voulait que sa maman changeât de côté, en lui tenant l'image du Saint Enfant devant les yeux ; il ne voulait quitter du regard ni l'une ni l'autre.

Il exigeait que sa maman se reposât, et quand elle rentrait, si elle lui demandait : « T'es-tu ennuyé ? — Oh non ! maman, répondait-il, quand vous reposez, je n'y pense même pas. »

Cependant la maladie faisait des progrès constants. C'était un spectacle douloureux de voir dans cet enfant la lutte violente entre la vie et la mort.

Plusieurs fois, nous avons cru qu'il allait mourir : tout le monde se pressait autour de lui, et la crise passée, il retrouvait un mieux relatif. Le mercredi 11 octobre la crise était plus forte que d'habitude, il s'est alors écrié : « Vite, faites venir les membres de la famille afin que je les embrasse tous et qu'ils me voient une dernière fois. » Tout le monde est venu, la chambre était pleine. Après avoir embrassé chacun, il a parlé de ceux qui

manquaient (2 en Allemagne, 1 au collège et plusieurs en voyage). Quand les deux sœurs de Saint-Sauveur qui le soignaient se sont approchées à leur tour, il leur a exprimé vivement sa reconnaissance pour leurs bons soins.

Aussitôt que tout le monde se fut retiré, il dit à sa maman : « Peut-être que papa désire que j'aille lui tenir compagnie. Si c'est la volonté du bon Dieu, très volontiers. »

Un peu plus tard : — J'ai bien réfléchi, si le Bon Dieu me rend la vie, je veux être prêtre, je le promets. — Mais tu ne peux t'engager sans le consentement du Père aumônier. — Celui-ci, appelé, accepta la promesse, à condition que le directeur se prononcera sur la vocation. — Il dit à sa maman : — Jamais vous ne pouvez vous figurer ce que je souffre. — Oh ! mon cher petit, je voudrais prendre sur moi tes douleurs. — Oh ! non, mère chérie, jamais.

Une autre fois : — Je souffre tant, priez pour que je dorme afin de mourir plus doucement. — Mon enfant, ce n'est pas chrétien ce que tu dis là. Le bon Dieu ne nous donne jamais plus de souffrance que nous ne pouvons en endurer. — Eh bien ! que la volonté de Dieu soit faite et non la mienne ! — Il répétait souvent ces paroles.

Pendant les derniers jours, au milieu du silence qu'il gardait presque toute la journée, absorbé qu'il était par le travail de la douleur, il répétait à demi-voix : « Au ciel ! Au ciel ! » Comme la pauvre mère ne pouvait pas contenir ses larmes,

il lui dit : « Maman chérie, ne pleurez pas, je vous en prie, ne pleurez pas ! Je ne vous oublierai jamais ; je prierai pour que vous soyez heureuse. »

— Tu seras l'ange de la famille.

— Oh ! ne craignez rien, je ferai tout pour vous.

Enfin, après les alternatives poignantes qui ont duré trois jours et trois nuits, le mercredi 13 octobre, à 4 heures 3/4 du soir, le petit malade tendit ses bras et, serrant la tête de sa mère sur son cœur avec une tendresse infinie, il lui dit : « Sauvez-moi ! Au revoir ! Au ciel ! » Puis il retomba sur l'oreiller et cessa de respirer.

Mes bien-aimés, voilà coup sur coup de grands exemples de la fragilité humaine. N'attachez donc pas votre cœur à ce qui passe, mais seulement à ce qui demeure. Soyez pieux, tendrement affectueux et soumis pour votre maman, bons pour tous ceux qui vous entourent, humbles pour vous-mêmes. Nous n'avons de valeur que par nos vertus.

Recevez, mes bien-aimés, mes plus tendres embrassements.

LÉON HARMEL.

CONGRÈS DÉMOCRATIQUE A FUMAY

(Dimanche 6 Novembre 1898)

Voici la lettre que M. Félix adressait au Bon Père Léon Harmel, assistant au Congrès démocratique de Fumay, comme Président d'honneur :

Val-des-Bois, le 5 novembre 1898.

MON CHER BON PÈRE,

Les jours se suivent et s'ajoutent aux jours avec la même régularité que les vagues de la mer, dont la poursuite incessante n'a pas de ralentissement ! Et chaque matin apporte une nouvelle charge, un nouveau travail, en demandant un nouvel effort.

Et cependant le souvenir de vos bienfaits ne s'efface pas de mon cœur : il couronne et domine mon existence comme la crête écumeuse et fidèle couronne la vague, lui donnant son attrait et sa séduction.

Comment oublierais-je les jours de Rome ? Quelles heures toutes de bonheur et de joie ! J'étais là, à vos côtés, contre vous, mon cœur dans votre cœur, pendant que mon âme et mon intelligence, mon être, était sous votre main, sous votre

impulsion. Je buvais à longs traits les consolations et la satisfaction, et si l'absence du foyer m'était douloureuse, elle était néanmoins sans amertume ; que de beaux enthousiasmes, que de splendeurs !

La générosité, l'amour, le dévouement coulaient à plein bord autour de nous et en dedans de nous !

Que de fois j'ai songé à toutes ces choses écoulées mais toujours vivantes et vivifiantes ! et combien mon âme a gardé votre trace.

Je recueille tous ces souvenirs, toutes ces douces émotions dans mon cœur, comme un fortifiant, comme un soutien et comme un encouragement.

Je veux, tout de même, Bon Père, vous envoyer en vous les renouvelant, tous mes remerciements et toute ma reconnaissance.

Qu'ajouterai-je de mes enfants, qui ont été si profondément remués dans ce magnifique voyage, qui ont été touchés jusqu'au fond de leurs âmes.

Que Notre Roi Jésus-Christ nous conserve tous ces biens ; qu'il vous garde la santé, la force et que notre tendre et filiale affection puisse toujours se témoigner à notre bien aimé Bon Père que nous embrassons tendrement.

FÉLIX.

(Suit un petit mot de M^{me} Félix Harmel.)

RÉPONSE DU BON PÈRE

Fumay, dimanche 6 novembre 1898.

MES BIEN-AIMÉS ENFANTS,

Ce matin m'arrive votre lettre collective remplie de sentiments si doux à mon cœur et en même temps si réconfortants.

Car nulle œuvre ne m'est plus à cœur que la prolongation de ma mission dans ma génération.

Mon bien-aimé, tu as eu toute ta vie l'intuition des nobles passions qui ont dirigé la mienne. Le Bon Dieu t'a donné une compagne digne de toi qui partage tes enthousiasmes, et vous élevez vos enfants dans une atmosphère toute chaude d'amour pour Jésus-Christ, et de dévouement à ceux qui peinent et qui souffrent.

Aussi est-ce un repos pour mon esprit et mon cœur de penser à votre foyer, où mon âme peut se dilater en liberté, certaine de trouver des échos affectueux.

Continuez, mes bien-aimés enfants, et la bénédiction de Dieu sera sur vous.

La prospérité de l'Usine (la première et la principale de nos œuvres) est facilitée non seulement par cette bénédiction, mais par une action qui vous assure la confiance et l'amour des ouvriers. La famille professionnelle, tel est notre rêve, notre but au Val-des-Bois, sous le doux regard de Notre

Mère, Notre-Dame-de-l'Usine. Travaillez par vos rapports directs, par votre compatissance effective, par votre simplicité dans vos relations, à faire de notre petit peuple un peuple heureux parce qu'il sera confiant dans l'avenir.

Recevez tous deux mes plus tendres embrassements pour vous et vos chers enfants.

LÉON HARMEL.

P. S. — Ici, j'ai trouvé ce chaud et délicieux accueil auquel m'ont habitué nos bien-aimés amis les ouvriers démocrates; Laurent et Robinet sont des hommes d'élite.

M. l'abbé Gayraud fera le grand discours. Tout nous promet une belle et bonne journée pour la propagation de nos idées, qui ne sont autres que les idées de Léon XIII, et, comme le dit le grand Pape, un écho de l'Évangile.

LETTRES DU BON PÈRE LÉON HARMEL

A L'OCCASION DE SA SOIXANTE-DIXIÈME ANNÉE

A SA FAMILLE

Val-des-Bois, 17 février 1898.

MES BIEN-AIMÉS ENFANTS ET PETITS-ENFANTS,

Aujourd'hui j'entre dans ma soixante-dixième année.

Je pense à mon éternité qui approche, et au compte que j'aurai à rendre à Dieu. J'espère en sa miséricorde, mais aussi en vos prières; vous ne sauriez mieux me témoigner votre affection filiale.

Je remercie notre maître et roi Jésus-Christ de ce qu'il m'a donné des enfants dociles à mes enseignements, et qui, de mon vivant déjà, continuent avec amour ma mission sociale. C'est une consolation et une douce quiétude pour mon âme.

Ma vie a été absorbée par trois grandes passions : l'union et la sanctification de la famille, le bonheur des ouvriers, et le service de Jésus-Christ. Je confie ce triple legs aux générations futures.

C'est donc spécialement à mes petits enfants que je m'adresse aujourd'hui.

Pour conserver à la famille l'*union*, qui fait sa puissance, et l'esprit chrétien qui garantit sa durée, attachez-vous, mes chers petits enfants, à suivre nos traditions. Quelque jour je vous raconterai nos coutumes familiales, afin de vous laisser mon âme et mon cœur résumés dans ces pratiques précieuses, qui seront pour vous le gage du bonheur.

Vous vivrez dans une atmosphère d'égoïsme et d'individualisme, que le monde moderne vante, sinon comme des vertus, au moins comme des utilités.

Sachez que l'égoïsme et l'individualisme sont des vices qui, loin de servir l'intérêt personnel, amènent l'effondrement des fortunes et la destruction des familles. Ils sont les causes principales des catastrophes dont nous sommes les témoins. Ici, comme sur tous les terrains, la vertu est la base nécessaire de la prospérité, le vice est la source des ruines matérielles aussi bien que des ruines morales.

La famille Harmel s'est toujours distinguée par son affectueuse sollicitude pour le *bonheur des ouvriers*. Vos pères vous diront quelle consolation on éprouve à aimer et à se sentir aimé. Souvenez-vous que les travailleurs sont des hommes, et pour cela respectez leur dignité ; de plus, ce sont des chrétiens et les amis privilégiés de Jésus-Christ. Que votre action sur eux soit toujours dis-

crète et affectueuse. Croyez que les petits sont facilement opprimés, et apportez une délicatesse particulière dans vos rapports avec eux, afin de respecter leur légitime fierté et leur liberté. Prenez garde de violer cette liberté, en voulant augmenter leur bien-être malgré eux ; ce serait le cas de dire que le mieux est l'ennemi du bien. Ce qui est important, c'est de favoriser leur initiative personnelle, c'est de développer en eux le sentiment de la responsabilité au point de vue familial, professionnel et chrétien. Qu'avec votre aide ils soient eux-mêmes les artisans de leur émancipation et de leur relèvement social.

Ne craignez pas de compromettre votre autorité patronale dans cette action faite de respect et d'amour. Le libre consentement des volontés et des cœurs obtient des résultats que la contrainte et la force n'ont jamais procurés.

Enfin, soyez *soldats de Jésus-Christ* ! Soyez les fils tendrement et aveuglément soumis de son Vicaire. La bénédiction de Dieu, même dans vos affaires temporelles, sera la conséquence de votre filiale soumission à la grande paternité du vicillard blanc du Vatican, qui est pour nous la prolongation de Jésus-Christ sur la terre. Certes, si la papauté par elle-même a droit à notre respect et à notre amour, quel droit n'a pas Léon XIII qui nous a comblés de tant de bienfaits ? Il n'est pas seulement pour nous un père tendrement aimé, c'est aussi le génie qui perce l'avenir de son oeil d'aigle pour indiquer le rôle de la démocratie

chrétienne dans le XX^e siècle. Léon XIII, c'est, comme dit M. de Vogüé, « ce pape dont le geste large et audacieux, écartant trois siècles de diplomatie de cabinet, va ressaisir aux origines la tradition des grands pontifes rassembleurs de foules, émancipateurs de peuples, législateurs sociaux ».

C'est par privilège que notre famille a reçu sa grande mission sociale et chrétienne dans le monde du travail. Votre fidélité à cette mission vous préservera des redoutables catastrophes si communes autour de vous.

Persévérez-y, et Dieu, qui ne faillit jamais à ses promesses, vous gardera son amour de prédilection.

En terminant, mes bien-aimés enfants et petits-enfants, laissez-moi vous remercier de la tendresse affectueuse et des soins délicats par lesquels vous ensoleillez le soir de ma vie. Recevez tous mes plus tendres embrassements.

LÉON HARMEL.

AUX VÉTÉRANS DU VAL-DES-BOIS

Val-des-Bois, 17 février 1898.

MES BIEN-AIMÉS AMIS,

En entrant dans ma soixante-dixième année, je sens le besoin de me recueillir pour jeter un regard sur le passé et considérer l'avenir.

Le passé est déjà loin; cependant il vit dans notre mémoire et fait encore tressaillir nos cœurs. Parmi les images qu'il évoque, tout d'abord je rencontre et je salue vos bons et sympathiques visages, nobles vétérans du Val-des-Bois, mes vaillants compagnons de travail. Depuis un demi-siècle, avec vous, j'ai mené la campagne industrielle et sociale.

Quand je me suis efforcé de relever la dignité de l'ouvrier, en lui rendant le sentiment de sa responsabilité comme chef de famille, comme travailleur et comme chrétien, c'est avec vous que j'ai agi.

Avec vous a été organisé cet apostolat mutuel fécond, qui a été souvent jusqu'au sacrifice, parfois jusqu'à l'héroïsme.

Avec vous ont été fondés ces conseils multiples, qui vous ont placés à la tête de toutes les institutions, et vous ont appris à gouverner vous-mêmes vos propres affaires.

L'ordre, la simplicité et l'esprit chrétien, qui ont présidé à vos existences, ont multiplié les fruits de votre travail, pour produire les épargnes dont le chiffre total a surpassé celui des usines les plus favorisées.

Grâce à votre bon esprit et à votre confiance en vos chefs, nous avons pu établir les conseils d'usine, qui mettent en commun les efforts des patrons et des ouvriers pour la prospérité industrielle, en même temps qu'ils vous donnent une participation réelle au gouvernement et à la discipline de l'établissement.

Dans les voyages lointains, où m'appelait ma mission sociale, c'est votre souvenir, votre affection, qui soutenaient mon courage. Ce sont vos exemples qui m'ont permis de prouver la possibilité pratique d'institutions, que tant de patrons croyaient impossibles, parce qu'ils n'avaient pas fait un appel suffisant aux généreuses initiatives de leur personnel.

Oui, pendant cette série d'années, je vous ai aimés tendrement, et vous m'avez rendu mon affection. Je puis dire aujourd'hui que vous êtes ma fierté et mon honneur, et nous n'avons qu'à remercier le bon Dieu du passé.

Et l'avenir ?

L'avenir sera court pour moi ; il sera court pour quelques-uns d'entre vous. Mais pour chacun de nous il se prolongera dans notre famille bien-aimée, pour laquelle nous avons travaillé et souffert, et à laquelle nous devons consacrer tous nos soins.

Il faut que vos enfants et vos petits-enfants suivent les traditions d'honneur qu'ils ont reçues de vous, sous les trois formes : *familiale, professionnelle et chrétienne*.

Rappelez à vos enfants que le foyer est un sanctuaire où doivent fleurir la paix et l'amour. Jamais on ne peut faire trop de sacrifices pour conserver l'*union de la famille*, seule oasis de bonheur qui soit restée à l'humanité déchue.

Le paradis terrestre envolé a son reflet au foyer chrétien. Quand l'ouvrier rentre fatigué du travail qu'il a joyeusement supporté pour les siens, il

retrouve sa vaillante compagne, dont l'ordre et la tendresse allègent les charges quelquefois si lourdes de l'humble ménage. Ils s'appuient l'un sur l'autre dans une affection que les années augmentent. Ils sont entourés de leurs enfants, dont le respect et l'amour épanouissent leurs cœurs, dont la gaieté ensoleille leur demeure. D'une telle maison monte chaque jour vers le ciel un chant de reconnaissance qui réjouit le cœur de Dieu.

L'*honneur professionnel* est aussi une tradition du Val-des-Bois. Le noble travail des mains y est honoré, la machine y est aimée comme un camarade. C'est toujours avec bonheur que je parcours vos grandes salles illuminées par vos sourires ; on y respire un air de famille et de joie. On sent que tous ces travailleurs ont la légitime ambition de rester à la tête de l'industrie, et qu'ils sont jaloux de conserver à la maison le bon renom que les anciens lui ont procuré.

Enfin, vous voulez perpétuer dans votre descendance l'*honneur chrétien*, le plus beau, le plus noble, celui qui remplit l'âme des fanfares joyeuses de l'espérance, alors même qu'elle est courbée sous le poids de l'épreuve. Vos enfants voudront rester les fiers soldats de Jésus-Christ. Ils se feront un point d'honneur de soutenir partout sa gloire et ses intérêts, qui sont les nôtres. Ils sont certains ainsi de conquérir par surcroît l'estime des populations ouvrières, qui saluent toujours avec respect le courage, la franchise, la loyauté dans les convictions.

C'est à poursuivre cette grande entreprise que vous consacrerez les dernières ardeurs de votre vie, les énergies de votre âme et au besoin le sang de votre cœur.

C'est ainsi que vous terminerez utilement votre carrière semée de travail et de courage.

Et puis, nous nous aimerons tous les uns les autres jusqu'au bout, n'est-il pas vrai, mes bien-aimés amis ?

Laissez-moi, dans ces sentiments, vous renouveler le témoignage de ma profonde affection.

LÉON HARMEL.

AUX MEMBRES DES CONSEILS
DE LA CORPORATION DU VAL-DES-BOIS

Val-des-Bois, le 17 février 1898.

MES CHERS AMIS,

A vous aussi je veux adresser une parole d'affection et d'encouragement en ce jour qui marque mon entrée dans ma soixante-dixième année.

Les conseils, au Val-des-Bois, ont une action si considérable qu'ils sont vraiment les facteurs principaux de tout le bien qui se fait dans notre petit peuple.

C'est pourquoi je vous ai une particulière affection et une reconnaissance bien légitime pour la générosité et le dévouement avec lesquels vous accomplissez vos fonctions.

Vous savez que c'est de vous que dépend la bonne marche de l'association ou de l'institution dont vous avez le gouvernement. Je ne saurais trop vous recommander à ce sujet de vous identifier avec elle, de la considérer comme votre affaire, comme votre seconde famille. Pensez souvent aux améliorations possibles, et, quand vous êtes en séance, exposez le fruit de vos réflexions ; parlez hardiment, sachant que vous êtes en famille, que vos camarades vous seront reconnaissants de l'entrain que vous apportez aux réunions. La vie des conseils consiste précisément dans cet échange d'idées fait avec simplicité et fermeté.

Vous avez en plus un devoir général d'apostolat ; car, même dans les réunions économiques et récréatives, l'homme porte son âme aussi bien que son corps, son cœur aussi bien que son esprit. C'est pourquoi, sans assombrir les jeux par des pensées austères, sans cesser de parler des intérêts matériels dans une réunion économique, il faut savoir tout parfumer de surnaturel.

Tout bien vient d'en haut, dans l'ordre de la nature comme dans celui de la grâce. Du ciel tombe la rosée qui rafraîchit la plante ; du soleil descendent les rayons qui vêtent la fleur de couleurs éclatantes. Jésus-Christ restera toujours le merveilleux inspirateur de l'amour du prochain.

N'est-il pas le divin charmeur des âmes, et ne sait-il pas communiquer une exquise amabilité aux relations humaines qui, sans Lui, deviennent souvent difficiles et pénibles ?

Si votre apostolat est surnaturel, il sera facilement actif : par le bon exemple, si puissant pour entraîner ; par le sacrifice, qui renverse tous les obstacles, — nos confrères de l'Association intime l'ont éprouvé bien des fois ; — par la douce compatissance aux douleurs et aux joies de vos frères ; et enfin par les services rendus. Mille occasions nous sont offertes dans la vie journalière : comme la goutte d'eau qui tombe au même endroit finit par percer le rocher, ainsi les petits services de détail, quand ils sont répétés, finissent par nous gagner les cœurs les plus fermés. Ce sont là les victoires de l'amour mutuel qui réjouissent les anges, et qui laissent un précieux souvenir dans les âmes.

Enfin, ce qui me charme dans votre action, c'est qu'elle est affectueusement discrète. J'ai si peur de l'oppression, d'où qu'elle vienne, que je vous félicite de n'avoir aucun pouvoir disciplinaire, et de vous croire obligés d'être toujours agréables, alors même que vous êtes utiles.

Continuez, mes bien-aimés amis, soyez persévérants dans votre courage ; celui qui fait du bien à son frère accomplit l'acte le plus noble qui puisse être demandé à un homme ; il accomplit un acte divin.

Ne vous lassez pas de recommencer. Dieu a

toujours été le grand recommenceur, et depuis dix-huit siècles les bras de Jésus en croix ne sont pas tombés de lassitude, afin que l'humanité puisse toujours espérer et aimer.

Semez autour de vous les sourires et les joies, et le Val-des-Bois restera la patrie de l'amour mutuel, illuminée par le beau soleil de l'espérance chrétienne.

Recevez, mes chers amis, l'expression de ma plus vive affection.

LÉON HARMEL.



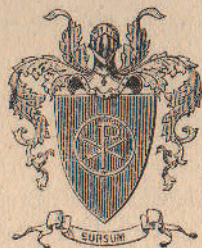
IMPRIMÉ

le premier juin mil neuf cent

PAR

EMMANUEL RIVIÈRE

INGÉNIEUR DES ARTS ET MANUFACTURES



GRANDE IMPRIMERIE DE BLOIS

HENRY d'ORTHO

DIRECTEUR



